



HAL
open science

Préface - Ils n'auront pas ... Helion

Yves Chevretil Desbiolles

► **To cite this version:**

Yves Chevretil Desbiolles. Préface - Ils n'auront pas ... Helion. Ils ne m'auront pas. Capture, travail forcé, évasion d'un prisonnier français durant la Seconde Guerre mondiale (juin 1940-février 1942)., Editions Claire Paulhan, 2018. hal-03167640

HAL Id: hal-03167640

<https://normandie-univ.hal.science/hal-03167640v1>

Submitted on 12 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



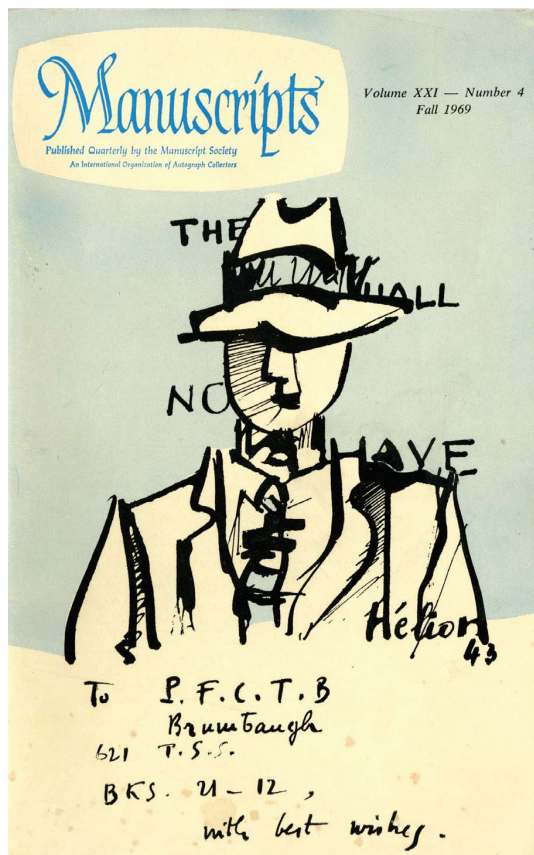
JEAN HÉLION
ILS NE M'AURONT PAS

**CAPTURE, TRAVAIL FORCÉ,
ÉVASION D'UN PRISONNIER FRANÇAIS
DURANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE
(JUN 1940 - FÉVRIER 1942)**

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JACQUELINE VENTADOUR

ÉDITION PRÉFACÉE ET ANNOTÉE
PAR YVES CHEVREFILS DESBIOLLES

ÉDITIONS CLAIRE PAULHAN – ANNÉE 2018



Dessin de Jean Héliou offert au jeune soldat Brumbaugh, le 21 décembre 1943. Fonds J. Héliou/IMEC



Mars 1941: Jean Héliou (au centre) et deux autres PG (prisonniers de guerre). Son brassard blanc le signale comme interprète du Stalag II B de Hammerstein (Poméranie). D. R. Fonds J. Héliou/IMEC

ILS N'AURONT PAS... HÉLION !

L'anecdote se situe au moment de la parution de *They Shall Not Have Me. Ils ne m'auront pas!*, à l'été 1943. La spectaculaire évasion de Jean Héliou d'un cargo-prison amarré dans un port de Poméranie, passionne les lecteurs; la qualité de jeune maître de la nouvelle peinture «*abstractionniste*», que la presse aime à rappeler à propos de l'auteur de ce récit de captivité, accroît sans doute leur curiosité. Jean Blair, l'épouse de Jean Héliou, fait part de son enthousiasme à un ami du couple, l'historien de l'art Meyer Schapiro¹: «*Toutes ces lettres [...], c'est proprement enivrant! [...] des demandes de dédicaces nous parviennent chaque jour...*»², dont celle d'un tout jeune homme, Thomas Brendel Brumbaugh, qui s'apprête à partir au combat, en Allemagne³. Devenu après la guerre un professeur d'histoire de l'art, Brumbaugh reproduit le dessin offert par Héliou sur la couverture d'une revue de collectionneurs d'autographes, afin d'illustrer un article consacré au thème de l'autoportrait⁴. Devant le titre de son livre posé comme une affiche (ou un graffiti) sur un mur, à la manière de son célèbre tableau *Défense d'* également réalisé en 1943, Héliou dessine un *Émile*, inspiré de ces têtes chapeautées qu'il peignait peu avant la guerre. Le pronom anglais «*Me*» disparaît derrière le profil d'Émile, laissant à la signature de l'artiste, le privilège de la lecture: *They Shall Not Have... Héliou*.

1. Meyer Schapiro (1904-1996).
2. Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 14 juillet 1943, Columbia University Libraries. Rare Books and Manuscripts Library, ci-après nommée Columbia Univ. Lib.
3. «*To P.F.C.T.B. Brumbaugh*»: «*To Private First Class Thomas Brendel Brumbaugh*» (Pour le soldat de première classe Thomas Brendel Brumbaugh). Incorporé à la 63^e division de la 7^e armée américaine, Brumbaugh (1921-2011) a servi en Allemagne de 1943 à 1946.
4. Lettre de Thomas Brendel Brumbaugh à Jean Héliou, 9 avril 1969, fonds J. Héliou/IMEC. L'article de Brumbaugh s'intitule «*Of Self and Signature*» (*Manuscripts*, vol. XXI, n° 4, automne 1969).

Suivons le chemin de Brumbaugh.

Cet *Émile* est une expression de la *persona* de Héliion, une *proclamation personnalisée* adressée au monde de l'art, stupéfié par l'irruption de la figuration dans son œuvre, et peut-être aussi jetée à la face de la morale commune que l'artiste s'apprête à défier par l'abandon d'un atelier et d'une maison qu'il avait faite sienne en 1936. Le dessin offert par Héliion à Brumbaugh est le codicille de *They Shall Not Have Me*. Il nous projette au-delà du sens obvie du récit de captivité de Héliion, dans lequel la chose artistique n'est guère évoquée; il lui assigne une place dans l'évolution esthétique du peintre. Manifestement, Héliion veut en découdre; il veut travailler; il veut vivre; il sait déjà que la poursuite de ses essais figuratifs, entrepris dès l'avant-guerre, concertera ses camarades et ses proches. «*C'est dommage, mais je m'en fous – pas de perdre des amis, ce qui est triste, mais de devoir payer la joie de faire ce que je dois devoir faire.*»¹ Son évocation réussie et le succès de son livre, deux fois réimprimé², décuplent sa force et son désir. Il connaît «*des moments de violents enthousiasmes*»³, mais aussi – inséparable corollaire – de doute profond.

Maîtrisant l'anglais, Héliion rédige son récit dans cette langue en quelques mois, durant l'hiver 1942-1943, à un moment où la victoire des alliés sur l'Allemagne nazie est tout, sauf assurée. Le contexte historique a, bien sûr, plus que sa part dans la genèse de *They Shall Not Have Me*. Il s'agit notamment, pour l'*Office of War Information*, qui finance l'opération éditoriale menée par la maison Dutton⁴, de

1. Lettre de Jean Héliion à Jacques Lipchitz, 2 janvier 1944, Archives of American Art, Washington DC.
2. Le premier tirage est mis en vente au mois d'août 1943. L'ouvrage est réimprimé une première fois en septembre, puis une seconde fois en novembre 1943.
3. Lettre de Jean Héliion à Jacques Lipchitz, 2 janvier 1944, Archives of American Art, Washington DC.
4. Souvenirs inédits de Jacqueline Ventadour Héliion [Paris, mars 2016]. — Créé en juin 1942, l'*Office of War Information* rassemblait les informations de tout type sur la guerre et multipliait les opérations de propagande – affiches, communiqués, conférences, films d'actualités, émissions de radio, en fonction du point de vue du gouvernement américain. André Breton, Julien Green, Claude Lévi-Strauss, Édouard Roditi, Amédée Ozenfant, Étienne, Denis de Rougemont, Patrick Waldberg, Georges Duthuit, Jacques Maritain..., ont été *Writer* ou *Announcer* au sein de l'équipe d'exilés français constituée par Pierre Lazareff, au service de l'*Office of War Information*. (Emmanuelle Loyer, «La Voix de l'Amérique. Un outil de la propagande radiophonique américaine aux mains d'intellectuels français», *Vingt-tième Siècle. Revue d'histoire*, n° 76, 2002, p. 79-97. Les archives de la maison E. P. Dutton, fondée à Boston en 1852, installée à New York depuis 1864 (rachetée par Penguins Groups en 1986), sont conservées à l'université de Syracuse (New York).

justifier l'effort de guerre des États-Unis aux yeux de la population américaine¹. Mais les méditations de Héliion sur son art et l'inflexion qu'il donne à sa vie privée jouent un rôle tout aussi déterminant dans l'histoire de l'unique texte autobiographique paru de son vivant.

Les lettres² adressées à Meyer Schapiro par Jean Héliion, avant son départ pour la France et après son retour à Rockbridge Baths, sont précieuses pour comprendre ce qui se joue autour de la parution de *They Shall Not Have Me*. Mais ce sont les lettres de Jean Blair, adressées à Schapiro toujours, qui permettent d'établir avec le plus de précisions les faits concernant à la fois la guerre menée par Héliion en France et sa captivité en Allemagne. Durant l'absence de Héliion, Meyer Schapiro, l'ami sensible, devient le «*registraire*» de tout ce que Jean Blair apprend de la situation de son mari et de tout ce qu'elle entreprend pour lui venir en aide. Elle résume pour son correspondant les lettres de Héliion qui lui parviennent irrégulièrement et trop rarement, par des chemins parfois rocamboliques. Elle en précise les dates et en retranscrit, en français quand il le faut, les passages les plus significatifs. Ces lettres de Jean Blair à Meyer Schapiro nous parlent également de Mary Reynolds³, du souci permanent que cette artiste américaine exilée à Paris, proche de Marcel Duchamp⁴, exprime envers Héliion (comme envers tous ses amis prisonniers de guerre, résistants, réprouvés) et à l'aide qu'elle cherche à lui apporter de toutes les manières possibles, au détriment de son confort et de sa sécurité. Mêlées à d'autres sources publiées ou non – des lettres adressées à Raymond

1. Cette campagne aura des répercussions lointaines. Une part substantielle de *They Shall Not Have Me* a été traduite à Alger, dès 1944, par E. Crosnier, avec des illustrations de Jean Barnoux, dans l'hebdomadaire *TAM* [Tunisie, Algérie, Maroc]. *L'œil, l'oreille et la voix de l'Empire*. Les épisodes se sont enchaînés du n° 92, 6 mai 1944, au n° 111, 16 septembre 1944. Ils ont été précédés dans le n° 69, 27 novembre 1943, par la transcription de ce que nous pensons être une conférence de Héliion à New York. Une lettre datée du 26 mai 1944, de Henri Frenay, commissaire aux Prisonniers, Déportés et Réfugiés (Comité français de la Libération nationale), à Pierre Argence, publiciste et fondateur de *TAM* en 1942, nous apprend que «*l'auteur de ce beau livre, M. Jean Héliion, peintre français, et ses éditeurs de la maison Dutton de New York, ont eu la généreuse pensée de vous consentir l'autorisation de publier cet ouvrage à charge par vous de verser en leur nom le montant des droits pour l'envoi de colis aux prisonniers de guerre français en Allemagne.*» (Fonds J. Héliion/IMEC). Une somme de 30 000 francs a été versée au Commissariat aux Prisonniers, Déportés et Réfugiés.
2. Correspondance conservée à Columbia Univ. Lib.
3. Mary Reynolds (1891-1950).
4. Marcel Duchamp (1887-1968).

Queneau¹ et à Georges Pelorson², à Jacques Lipchitz³ et à Werner Drewes⁴, le *Journal d'un peintre*⁵, qui propose un cheminement à travers les nombreux carnets noircis par l'artiste au cours de sa vie associé aux *Récits et Commentaires*⁶ de son grand âge, une très longue *lettre*⁷ destinée au poète André du Bouchet, écrite à Cheverny durant l'été 1952, sans oublier un abondant dossier de presse⁸ – ces missives de Jean Héliion et Jean Blair à Meyer Schapiro permettent d'entrevoir toute la complexité et la précarité d'un temps au travers des filtres successifs du souvenir, de la remémoration⁹.

Étonnant Héliion¹⁰. Né en 1904 dans une modeste famille, il s'installe à Paris en 1921 pour écrire des poèmes. Il apprend les rudiments du dessin dans une agence d'architecture et visite le Louvre où il est impressionné par les tableaux de Poussin et de Philippe de Champaigne. Il s'imaginer peintre. Il y travaille. En 1924, il se mêle au petit

1. Raymond Queneau (1903-1976). Jean Héliion, *Lettres d'Amérique. Correspondance avec Raymond Queneau, 1934-1967*, édition établie par Claude Rameil, IMEC Éditions, 1996.

2. Georges Pelorson [Georges Belmont] (1909-2008). Une copie de cette correspondance a été versée dans le fonds d'archives de Jean Héliion conservé à l'IMEC.

3. Jacques Lipchitz (1891-1973), sculpteur français, puis américain, originaire de Lituanie.

4. Werner Drewes (1899-1985), peintre et graveur américain d'origine allemande considéré comme l'un des pères fondateurs de l'abstraction américaine.

5. Jean Héliion, *Journal d'un peintre, 1929-1984*, texte établi, annoté et présenté par Anne Moeglin-Delcroix, Maeght Éditeur, 1992.

6. *À perte de vue* suivi de *Choses revues*, édition établie par Claire Paulhan et Patrick Fréchet, IMEC éditions, 1996. 2e édition: *Récits et commentaires*, IMEC éditions/École nationale supérieure des Beaux-Arts, 2004.

7. Une «lettre» qu'André du Bouchet (1924-2001) ne recevra jamais. C'est néanmoins par ce mot que Héliion désigne les 69 feuillets dactylographiés qui constituent en quelque sorte un journal dans le journal. Les Éditions Claire Paulhan publieront ce manuscrit dans un avenir rapproché.

8. Fonds J. Héliion/IMEC.

9. Les registres de prisonniers de guerre français en Allemagne, conservés au Service historique du ministère de la Défense, ont apporté la confirmation – s'il en était besoin – de la présence de Héliion au *Stalag II B* (Hammerstein) puis au *Stalag II C* (Greifswald), ainsi que dans les *Kommandos* de Bornzin et de Stettin, en Poméranie.

10. Beaucoup de dates seront données dans les pages qui suivent, celles de l'enchaînement des événements historiques, mais surtout celles des lettres de Jean Héliion, celles des lettres écrites par des mains amies – Mary Reynolds, Frank B. Hubachek, Françoise Bruguière – que Jean Blair reçoit avec plusieurs semaines ou plusieurs mois de retard, et qu'elle résume ou transcrit dans de nouvelles lettres, adressées cette fois à Meyer Schapiro. Pour une bonne compréhension du texte, les notes préciseront, en bas de page, l'emboîtement chronologique parfois complexe des correspondances citées. De manière générale, on se reportera à la chronologie de la vie et la carrière de Jean Héliion, réalisée par Maïa Muller, dans *Jean Héliion*, catalogue du Centre Pompidou, 2004.

monde entourant le peintre belge Luc Lafnet¹ et montre ses réalisations à la foire aux croûtes de Montmartre. Liant de nature, Héliion aime la conversation et se révèle un excellent conteur. Joaquín Torres García², qu'il héberge pendant quelques semaines, en 1926, dans son atelier de la rue Marcel-Sembat, stimule son goût pour les constructions intellectuelles. Avec le peintre uruguayen, Héliion pénètre dans l'univers de l'avant-garde internationale: cubisme, surréalisme et la non-figuration dans laquelle il s'engage dès 1929. Volontiers théoricien, mais peu dogmatique, Héliion circule librement dans le réseau des peintres non-figuratifs. Il devient l'un des principaux animateurs des mouvements Art concret (1930) et Abstraction-Création (1932-1934). Une première épouse, Andrée Jouart, s'éloigne de lui, emmenant avec elle un fils, Jean-Jacques. En 1928, il fait la connaissance de Jean Blair³, jeune américaine attirée par la vie de bohème; les années abstraites du peintre seront associées à son nom. La vie de Héliion est ponctuée par plusieurs allers-retours entre la France et les États-Unis. En 1933, Héliion épouse Jean Blair. En 1936, il s'installe à New York, où il fait la connaissance de Meyer Schapiro.

La première lettre connue de Héliion à Meyer Schapiro est datée du 20 janvier 1937. Ce sont quatre pages denses qui prennent le relais d'une longue conversation que le peintre veut prolonger «*avant qu'elle ne se recouvre d'un voile*»⁴, par des considérations à la fois savantes et intuitives: les formes, dans les tableaux que peint Héliion, sont composées d'éléments ou de groupes d'éléments plus petits, des «*embryons*» pouvant se développer en plusieurs directions, prendre différents aspects, d'un tableau à l'autre. «*Cette variabilité*, explique Héliion à Schapiro, *est pour le moment ma sauvegarde contre la stagnation.*»⁵ L'historien de l'art, alors âgé de 33 ans, a été suffisamment convaincu par le travail d'Héliion – et par la vivacité de son esprit – pour lui proposer, quelques semaines plus tard, un poste d'enseignant

1. Luc [Lucien] Lafnet (1899-1939). Peintre belge, connu notamment pour ses dessins érotiques.

2. Joaquín Torres García (1874-1949). Peintre uruguayen, proche des avant-gardes, ayant longtemps vécu en Catalogne.

3. La rencontre a lieu lors du mariage de la sœur de Jean Blair, Louise, avec le peintre Pierre Daura (1896-1976), actif à Paris au sein du groupe Cercle et Carré (1929-1930). Cf. Jed Perl, *Calder. The Conquest of Time. The Early Years: 1898-1940*, New Haven, Yale University Press, 2017, pp. 328-332. Dans *Mémoire de la chambre jaune*, Héliion dit: «*Voici une tête encore sommaire, mais qui déjà existe en soi. Elle fait partie d'une longue suite entreprise en décembre 1928 où, en me basant sur Jean Blair, j'ai créé des suites de visages dont le principal souci était de chanter.*» (*Récits et commentaires*, op. cit., p. 30).

4. Lettre de Jean Héliion à Meyer Schapiro, 20 janvier 1937, Columbia Univ. Lib.

5. *Ibid.*

dans une *WPA Institution*¹. Mais Hélion préfère s'installer en Virginie, là où son épouse a ses attaches et où il jouit d'un grand atelier au calme dans le cadre idyllique des *Allegheny Mountains*, prolongement des Appalaches dans lesquelles se niche le petit village de Rockbridge Baths². C'est le début d'une amitié.

En juin 1939, Meyer Schapiro envisage un long séjour en France. L'historien qui a fait sa thèse sur la sculpture romane de l'abbaye Saint-Pierre-de-Moissac, s'intéresse aussi à l'art de son temps. Hélion lui adresse une longue lettre rédigée d'un seul trait – on le sent – sur ce ton à la fois désinvolte et sérieux qui le caractérise tant. Hélion se fait le guide de son ami à travers les quartiers de la capitale française, et le médiateur entre lui et ceux qui, à Paris (mais aussi à Londres) forment son réseau artistique et littéraire. Henriette Lebusivitch, épouse d'André Gomès, vient en premier; «elle a été secrétaire de Pierre Loeb (galerie Pierre, 2 rue des Beaux-Arts, Miro, Picasso et moi parfois) et anime maintenant sa propre galerie au 31 avenue Matignon [...]. Elle sera ravie de vous aider, de vous dire tout ce qui se passe [...]. Elle a quelques photos récentes de moi, et elle prépare une petite exposition rétrospective. La galerie est minuscule, mais sympathique.» Pierre Loeb aussi «aura beaucoup à vous montrer». Néanmoins, «si vous voulez passer une soirée agréable, appelez son frère (son jumeau) Edward Loeb [...]. Édouard et sa femme Ranoumé (une créole de La Réunion) sont des amis charmants [...]. [Édouard] a participé au premier surréalisme en tant qu'écrivain; il est maintenant en affaires.» Pierre Bruguière, le collectionneur et l'ami fidèle, «pourra vous montrer une importante collection de mes travaux, dont quelques tableaux figuratifs, et aussi une formidable collection de photographies de chapiteaux et sculptures romanes». Hélion présente également Paul et Francine Nelson³, qui sont installés boulevard Auguste-Blanqui, dans le même immeuble que Miró, sa femme Pilar et la petite Dolorès. «Si vous voulez voir des surréalistes, rendez-vous chez Yves Tanguy, 23 rue du Moulin Vert [...]. Ils vous diront ce qui se passe autour d'eux. Votre qualité de professeur à Columbia ouvrira des portes qui sont

1. Lettre de Meyer Schapiro à Jean Hélion, 19 mars 1937, fonds J. Hélion/IMEC. WPA pour "Works Progress Administration", agence fédérale active dans le cadre du *New Deal* américain, entre 1935 et 1943.

2. L'année suivante, Schapiro appuie la candidature de Hélion pour un poste au *New Bauhaus* que Moholy-Nagy tente de mettre sur pieds à Chicago. (Lettre de Jean Hélion à Meyer Schapiro, 10 août 1938, fonds J. Hélion/IMEC). L'affaire tourne court. Un peu plus tard, mais la même année, Schapiro suggère à Hélion de faire acte de candidature à la *New School of Social Research* (télégramme de Meyer Schapiro à Jean Hélion, 20 octobre 1938, fonds J. Hélion/IMEC).

3. Paul Nelson (1895-1979), architecte américain actif en France. — Francine Le Coeur (1890-1951).

habituellement et ostensiblement fermées, avec un snobisme à toute épreuve.» Hélion invite encore Schapiro à voir Pevsner, Doméla, Hartung, Laurens, Queneau... Lipchitz, «9 allée des Pins, Boulogne sur Seine [...] vous dira tout ce qui se passe autour de Volontés et autour de la NRF». Hélion termine sa longue missive par un nom que nous retrouverons à la fin de ce récit: «Charles Ratton, 14 rue Marignan, marchand de sculptures africaines et américaines. Un homme agréable [...] en contact avec tout ce qui se fait de bien autour du musée du Trocadéro»¹.

Le 3 septembre 1939, Hélion écrit à Janine et Raymond Queneau «Nous voici donc en guerre avec ce fou d'Hitler. [...]. Dès le 24 août je me suis mis à la disposition du Consul de France à Philadelphie»². Et le 12 septembre 1939, à Schapiro: «Nous devons gagner cette guerre contre Hitler; chacun de nous doit faire sa part. Comme c'est horrible.»³ Le 16 janvier 1940, Hélion embarque sur le *De Grasse*, pour rejoindre la France.

Dans sa lettre d'adieu⁴, Hélion insiste auprès de Meyer Schapiro pour qu'il entre en contact avec Pierre Matisse, Yves Tanguy et Kay di San Faustino⁵. Cette dernière organise une exposition de ses tableaux à New York, à la *Georgette Passedoit Gallery*. L'inauguration a lieu le 25 mars 1940; le petit catalogue est signé par Meyer Schapiro: au moment où l'art abstrait évolue vers une simplification plastique, un dépouillement des formes et un goût pour les aplats de matière, Hélion retrouve le chemin de la nature tout en restant dans le cadre de l'abstraction; «ses formes préservent les propriétés des objets – solidité, profondeur, abondance de contrastes, relations complexes – dans un ensemble rigoureusement structuré où tout est considéré avec attention et mené à sa perfection.»⁶ Ces mots enthousiasment Jean Blair: «Votre préface ressemble à un tableau de Hélion»⁷. Jean Blair met

1. Lettre de Jean Hélion à Meyer Schapiro, 11 juin 1939, Columbia Univ. Lib. Le 20 juin 1939, Meyer Schapiro remercie chaleureusement Hélion, fonds J. Hélion/IMEC.

2. Lettre de Jean Hélion à Raymond Queneau, 3 septembre 1939, reproduite dans Jean Hélion, *Lettres d'Amérique*, op. cit., pp. 152-153.

3. Carte postale de Jean Hélion à Meyer Schapiro, 12 septembre 1939.

4. Lettre de Jean Hélion à Meyer Schapiro, 9 janvier 1940 (cachet), Columbia Univ. Lib.

5. Kay Sage (1898-1963), alors épouse de San Faustino, aura comme second mari Yves Tanguy (1900-1955). Le galeriste Pierre Matisse (1900-1989) était un proche du couple.

6. Exposition *Hélion. Recent Paintings*, New York, Georgette Passedoit Gallery, 25 mars-6 avril 1940.

7. Carte de Jean Blair à Schapiro, 23 mars 1940, Columbia Univ. Lib.

aussitôt à la poste un exemplaire du catalogue pour Hélon, désormais basé au dépôt d'infanterie à Mézières-en-Drouais, où il a été affecté après son passage dans un centre de mobilisation à Dreux. Là-bas, entre deux séances d'entraînement, Hélon assure une tâche de secrétariat dans le casernement de son unité. «*Il travaille si fort qu'il n'a pas le temps de penser à la peinture. [...] il s'attend à être envoyé au front à tout moment.*»¹

L'invasion allemande débute le 10 mai 1940. Traversant les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg, les troupes ennemies se dirigent vers la France. De longues colonnes de réfugiés annoncent l'imminence d'un choc qui se révélera cependant fort différent de ce que pouvaient imaginer ces soldats pour la plupart sans expérience de la guerre. Dans une lettre portant deux dates, le 1er et le 3 juin 1940, mais reçue par Jean Blair à Rockbridge Baths le 22 juin 1940, le caporal Hélon décrit brièvement ses conditions de vie et son état d'esprit. Les longues marches ont abîmé ses pieds, son visage est brûlé par le soleil, mais depuis que Weygand² a pris la tête des armées, le moral est bon parmi les soldats et parmi la population. Hélon s'attend à ce que les Italiens attaquent la France par le Sud; il est persuadé qu'on leur règlera leur compte rapidement, comme d'ailleurs aux Allemands. Mais ce 22 juin 1940, Hélon est déjà un soldat captif. Les premières pages du récit de Hélon racontent ces journées funestes, celles du 14 au 19 juin 1940; elles font vivre le tempo infernal des consignes approximatives, des mouvements incertains, des regroupements aléatoires, et témoignent de son désarroi, de son incompréhension et de sa colère face à l'exode des populations du Nord de la France.

Le 5 août 1940, le facteur dépose deux missives chez Jean Blair. L'une est la dernière lettre qu'elle a mise à la poste pour son mari, et qui revient portant la mention «*Adresse inconnue*». L'autre est signée par Françoise Bruguière, épouse de Pierre Bruguière. Repliée à Rodez, près de Toulouse, Françoise Bruguière a reçu, le 15 juillet 1940, un mot de Jean Hélon, daté du 29 juin, lui demandant expressément de rassurer Jean Blair sur son état général. Hélon exprime également son espoir de rentrer bientôt à la maison. Il ne dit rien de sa condition de prisonnier. Ce mot si bref – une «*note*», écrit Jean Blair, a été posté à Paris, bien loin du lieu de détention de Hélon, sans doute clandestinement par une main amie, qu'il ne fallait pas compromettre par des informations trop précises en cas de contrôle ou d'arrestation³.

1. Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 16 avril 1940, Columbia Univ. Lib.
2. Le 19 mai 1940, le général Maxime Weygand remplace le général Maurice Gamelin à la tête des armées françaises.
3. Message de Jean Hélon du 29 juin 1940, transmis à Jean Blair par Françoise

Un mois plus tard, les 4 et 5 septembre 1940, deux télégrammes de Mary Reynolds, alors à Arcachon avec Marcel Duchamp, atteignent Rockbridge Baths. Le premier indique que Hélon est sain et sauf, sans plus. Le second, qui a transité par le consulat américain de Bordeaux, est plus disert, car probablement moins susceptible d'être intercepté ou lu par des yeux malveillants: Hélon est prisonnier à Orléans. «*Contact difficile*», précise le document. Dans sa lettre à Meyer Schapiro¹, Jean Blair énumère les noms des personnalités et des organismes à qui elle compte écrire dans l'espoir de hâter le retour de Hélon chez lui: l'ambassadeur de France aux États-Unis, l'ambassadeur des États-Unis en France, les sections nationales de la Croix Rouge, le sénateur Byrd qui représente au Congrès la circonscription où se trouve Rockbridge Baths, Alfred Barr, le directeur du *Museum of Modern Art*. Elle s'adresse à un journaliste du *Time* qui revient de France, invité personnel du gouvernement de Vichy, et même, par amie interposée, à un héros de l'aviation, Charles Lindbergh – «*parce qu'il est peut-être le seul Américain à être en bons termes avec les Nazis*»².

Quelques jours plus tard, le 9 septembre 1940, une carte postale militaire, sans cachet ni date, mais marquée par le mot «*Kriegsgefangenensendung*» («*Envoi aux prisonniers de guerre*»), arrive enfin de France: «*Je me trouve Prisonnier de guerre allemand et je suis en bonne santé. Mon adresse se trouvera dans une prochaine lettre.*»³ On croyait encore, en France comme aux États-Unis, qu'une libération rapide des prisonniers était possible, que les accords de Genève prévaudraient, que l'Allemagne n'avait que faire de millions de d'hommes à contrôler, à nourrir. Un mois s'écoule encore avant qu'une lettre arrive cette fois de Chicago, là où vit le frère de Mary Reynolds, Frank Brookes Hubachek⁴. Celui-ci retranscrit une lettre en français qu'il vient tout juste de recevoir de France: «*Mary est toujours à Arcachon. Elle [...] ne peut ni envoyer, ni recevoir lettres pour le moment. Arcachon zone occupée. Vie agréable autrement. [...] Voulez-vous écrire à Jean [Blair]*

Bruguière le 15 juillet 1940, résumé dans la carte postale de Jean Blair à Meyer Schapiro, 6 août 1940, Columbia Univ. Lib.

1. Télégramme de Mary Reynolds à Jean Blair du 1er septembre 1940, et télégramme de Mary Reynolds à Jean Blair du 3 septembre 1940 adressé au consulat des États-Unis à Bordeaux, résumés dans la lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 5 septembre 1940, Columbia Univ. Lib.

2. Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 20 septembre 1940, Columbia Univ. Lib. Jusqu'à l'attaque de l'escadre américaine à Pearl Harbor en décembre 1941, Charles Lindbergh exprimera à plusieurs reprises des remarques philonazies et antisémites.

3. Citation en français dans la lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 9 septembre 1940, Columbia Univ. Lib.

4. Frank Brookes Hubachek (1894-1986), avocat américain.

Héliion, R[ockbridge] B[aths] Virginia, que son mari est prisonnier en bonne santé à Dépôt 49, Caserne Dunois¹, Orléans (Loiret). Merci, merci.» Les circonstances d'abord, mais aussi le ton désinvolte de ce mot non signé, permettent de l'attribuer à Marcel Duchamp². Jean Blair prépare aussitôt un premier colis qui n'atteindra jamais son destinataire puisque, à cette date, Héliion a déjà quitté la caserne Dunois. Mary Reynolds, par la voix de son frère toujours, évoque une rumeur stupéfiante: les prisonniers de guerre entassés dans la caserne d'Orléans auraient été déplacés en Allemagne, pour la saison des récoltes, croit-on savoir³. En effet, à cette date, Héliion travaille dans un Kommando agricole de Bornzin, affilié au Stalag II B d'Hammerstein en Poméranie. Lui et plusieurs centaines de ses camarades y ont été expédiés dans des conditions éprouvantes le 21 août 1940.

Le 15 octobre 1940, une autre lettre de Mary Reynolds – datée du 2 septembre – rejoint pour la première fois, directement, Jean Blair. «J'ai tenté de faire pression sur notre consul à Bordeaux aujourd'hui, mais, pas de chance, c'est [aujourd'hui] la fête du Travail et le consulat est fermé. Marcel [Duchamp] tentera sa chance demain.»⁴ Mary Reynolds est sur le point de quitter Arcachon pour retrouver Paris. Elle entend contacter dès son arrivée dans la capitale le consulat américain et la Croix Rouge. «Croyez-moi, je ferai tout ce que je peux.»⁵

Le 23 octobre 1940, «at last a glorious surprise»⁶: une lettre, une vraie longue lettre de Héliion, certes non datée, non scellée, sans timbre et sans cachet de la poste, mais écrite de sa main en français: «J'ai pensé à vous deux⁷ tout le temps, avec l'espoir de vous retrouver bientôt et de ne plus jamais être séparé de vous. Autant que je le puis je fais des projets de tableaux, mentalement, bien entendu. Je tâche de vous imaginer tous deux et de me rendre compte combien notre Louis a pu grandir. Quoiqu'il ne me reste plus rien de mes affaires j'ai encore sa petite chaussette et ta mèche de cheveux et toutes vos photos

1. La caserne Dunois à Orléans a été transformée en *Frontstalag*, c'est-à-dire en camp de transit allemand situé en territoire français.

2. Message de Marcel Duchamp daté du 25 août 1940, mais posté le 16 septembre 1940, retranscrit une première fois par Frank B. Hubachek le 5 octobre 1940 et une seconde fois dans la lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 12 octobre 1940, Columbia Univ. Lib.

3. Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 12 octobre 1940, Columbia Univ. Lib. Une lettre de l'ambassade des États-Unis en France, reçue le 23 septembre 1940 à Rockbridge Baths, informe également Jean Blair de la présence de Héliion à la caserne Dunois d'Orléans (lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 28 septembre 1940, Columbia Univ. Lib.).

4. Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 16 octobre 1940, Columbia Univ. Lib.

5. *Ibid.*

6. «Enfin, une magnifique surprise».

7. Jean Blair et le petit Louis, né le 9 février 1939.

qui m'aident beaucoup. Je travaille dans une grande ferme avec une dizaine de camarades du peloton de sous-officiers, parmi d'autres, et je puis parler en anglais d'Amérique avec Barre et Fleureau. Renseigne-toi auprès de l'Ambassade d'Allemagne pour savoir si tu peux m'envoyer des colis – du tabac (1/2 lb) pour la pipe, des conserves, du chocolat ordinaire, des vitamines, deux paires de chaussettes de laine.»¹ Héliion est à la peine, le travail est rude dans le Kommando agricole. Ce qui ne l'empêche pas, conclut Jean Blair, de méditer sur les tableaux conçus avant de partir. «Plus il y pense et plus il les aime. Il espère finir le plus important d'entre eux dans deux ou trois ans, après son retour à la maison, où il envisage de travailler longuement, avec régularité, sur place»².

Dans ses lettres à Jean Blair, Héliion parvient à faire comprendre où il se trouve malgré la censure. «Au début du printemps [1941], [Héliion] a été transféré de la ferme [de Bornzin] à une grande ville, dans la même province, en Poméranie orientale. D'après ce qu'il dit, je suis certaine que c'est la ville de Stettin. Il a été envoyé dans un immense camp de prisonniers pour être interprète. [...] Dans une de ses lettres, il dit qu'il a été promu; il occupe maintenant le meilleur poste de travail du camp. Il reçoit les ordres du commandant, et les transmet à tout le camp. Cette position lui permet d'aider efficacement ses camarades; il s'en réjouit. [...] Il est responsable du bon moral de ses camarades et organise des activités pour les soutenir. Il a appris l'allemand [...] et peut maintenant comprendre les conversations courantes.»³ Puis Jean Blair retranscrit pour Schapiro quelques lignes en français de la lettre de Héliion du 19 mai 1941. Sans surprise, la citation se termine par ces mots: «Je la trouve de plus en plus difficile à imaginer la vie au-delà des fils barbelés»⁴. Jean Blair n'est qu'à demi rassurée par ces relatives bonnes nouvelles de son mari. Les États-Unis ont déclaré la guerre à l'Allemagne et au Japon; elle craint que Héliion ne soit tombé «dans le dernier groupe [de prisonniers] à être libérés, ceux qui ne le seront qu'à la toute fin de la guerre.»⁵

Les choses bougent pourtant. Dans une autre lettre de Héliion, datée du 25 mai 1941, Jean Blair peut lire: «Le Stalag a refusé de trans-

1. Lettre de Jean Héliion à Jean Blair, s.d., transcrite en français dans la lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 23 octobre 1940, Columbia Univ. Lib.

2. Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 29 décembre 1940, Columbia Univ. Lib. Les deux derniers mots de la citation sont en français dans la lettre.

3. Lettre de Jean Héliion à Jean Blair, 19 mai 1941, résumée dans la lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 11 août 1941, Columbia Univ. Lib.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.* On apprend également dans cette lettre que Jean Arp a envoyé un colis à Héliion, qui l'a bien reçu.

mettre mon Rentry Permit à l'Ambassade de Paris, mais heureusement une communication m'est arrivée par la voie officielle, du cabinet de herr von Ribbentrop, m'avisant que S. Ex. Alex Weddell était à même de faire tout le nécessaire pour moi, à Madrid, quand je serai libéré.»¹ Cette démarche diplomatique, inattendue et improbable dans un tel contexte, étonne Héliion et ses camarades autant que les gardiens et le chef du camp de Stettin. Héliion ne le sait pas encore, mais il doit ce message à sa femme qui, par l'intermédiaire d'amis communs, a plaidé le dossier de Héliion auprès de l'ambassadeur américain en Espagne². Dans la même lettre, Héliion poursuit : «Explique-moi tout ce que tu fais, ce que tu penses, et quand crois-tu que nous serons de nouveau réunis. Prends le plus grand soin de toi. J'ai besoin de te retrouver pareille. Moi, je commence à blanchir, mais vais bien.» Et enfin : «Je suis allé chez le dentiste militaire à l'autre bout de la ville, pour un plombage provisoire. Que c'est étonnant de voir des gens en liberté, qui peuvent à leur gré tourner à gauche, ou à droite, s'asseoir, [...] aller au cinéma, travailler à leur métier.»³

Les lettres de Jean Blair à Meyer Schapiro connaissent une assez longue interruption durant l'hiver 1941-1942. Jean Blair est gravement malade⁴. Ce silence est interrompu par un coup de tonnerre, un télégramme câblé à la mi-mars de Châteauroux : «Évadé. Sauf. Amour. Jean Héliion»⁵. Un second télégramme est plus précis encore : «Demandé ministre rapatriement. Écrit Weddell. Réponds ici. Jean Héliion Bichier, Pyrénées Palace Hôtel, Luchon, Haute Garonne, (France).»⁶ Mais Weddell n'est plus ambassadeur et le Département d'État persiste dans son refus d'accorder à Héliion un *Rentry Permit*⁷, malgré le fait que son épouse et son fils soient Américains de plein droit. À nouveau, Jean Blair est prête à remuer ciel et terre; elle écrit à Jacques Lipchitz,

1. Lettre de Jean Héliion à Jean Blair, 25 mai 1941, reçue à Rockbridge Baths le 9 août 1941, transcrite en français dans la lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 11 août 1941, Columbia Univ. Lib.

2. Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 23 octobre 1940, Columbia Univ. Lib.

3. Lettre de Jean Héliion à Jean Blair, 25 mai 1941, reçue à Rockbridge Baths le 9 août 1941, transcrite en français dans la lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 11 août 1941, Columbia Univ. Lib.

4. On le sait par une allusion consignée dans l'une des premières lettres adressées à Schapiro, le 10 juillet 1939. Jean Blair décèdera le 23 octobre 1944.

5. Télégramme de Jean Héliion à Jean Blair, transcrit en français dans la lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 19 mars 1942, Columbia Univ. Lib.

6. Télégramme de Jean Héliion à Jean Blair, transcrit en français dans la lettre à Meyer Schapiro, 24 mars 1942, Columbia Univ. Lib.

7. À Marseille, Héliion n'est éligible qu'à un visa de séjour, soumis à un quota annuel. Des centaines de réfugiés forment chaque jour une queue interminable devant le consulat des États-Unis, dans l'espoir de l'obtenir.

Kurt Seligmann¹ et Bill Hayter², sollicite Paul et Francine Nelson. Elle demande à Meyer Schapiro d'intervenir auprès du *Emergency Rescue Committee*. Mais cette organisation, qui vient d'abord en aide aux réfugiés politiques, est réputée «de gauche»; sa directrice, Sheba Strunsky, craint qu'une telle démarche ne suscite plutôt de la suspicion envers Héliion³. Jean Blair, accompagnée de Francine Nelson, rencontre alors un certain M. Coulter, du Département d'État⁴. Elle obtient du fonctionnaire bienveillant que le nom de Héliion soit placé en haut de la liste des dossiers qu'un comité doit bientôt examiner. Le visa est accordé, mais encore une fois, Héliion n'est déjà plus là où on le croit. Il a quitté le centre d'hébergement de Luchon pour Marseille; le télégramme que lui envoie Jean Blair reste sans suite.

Six mois plus tard, Jean Blair apprend par un message de la HIAS⁵ qu'à Lisbonne, Héliion a embarqué sur le *Serpa Pinto* qui doit accoster au port de Baltimore le 10 octobre 1942. Une fois à Baltimore, après 35 jours en mer à se nourrir essentiellement de riz et de pommes de terre, Héliion est retenu et interrogé pendant quatre jours par des officiers du Département d'État⁶. Il retrouve enfin Jean Blair peu avant le 20 octobre⁷. Schapiro est informé du retour d'Héliion par Jacques Lipchitz. Il envoie au couple une chaleureuse lettre de bienvenue à laquelle répond Jean Héliion : «Cher Meyer, [...] Être ici, exister sans gardes ni barbelés, tout cela est merveilleux. [...] Remerciez Lipchitz pour ce qu'il a fait pour mon retour⁸, et Seligmann pour son télégramme de bienvenue [...] Jean [Blair] m'a dit à quel point votre amitié et vos lettres lui ont été précieuses.»⁹ Héliion rapporte avec lui cinq toiles peintes en 1922, mises à l'abri à Rodez par Pierre Bruguière.

1. Kurt Seligmann (1900-1962), artiste américain d'origine helvète.

2. Stanley William Hayter (1901-1988), sculpteur britannique.

3. Lettre de Sheba Strunsky à Jean Blair, 26 mars 1942. Copie conservée dans les archives de Meyer Schapiro, Columbia Univ. Lib.

4. Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 5 avril 1942, Columbia Univ. Lib.

5. Il s'agit de la *Hebrew Immigrant Aid Society*, fondée en 1881 pour venir en aide aux Juifs fuyant les pogromes européens. À Marseille en 1942, Héliion note dans son carnet l'adresse de la HIAS à New York, au 425 Lafayette Street (Bibliothèque nationale de France, FRBNF42642782). Parmi les passagers du *Serpa Pinto*, qui ramènera Héliion aux États-Unis, on comptait de nombreux Juifs.

6. Dans *Choses revues*, Héliion précise que trois jours de longs interrogatoires ont été nécessaires, à la caserne de Châteauroux, pour prouver sa qualité d'évadé (À *perte de vue* suivi de *Choses revues*, op. cit., p. 256. 2e éd.: *Récits et commentaires*, op. cit., p. 309). Voir Annexe 4 : «Zone occupée et zone libre».

7. Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 20 octobre 1942, Columbia Univ. Lib.

8. Lipchitz serait intervenu auprès de l'épouse de l'ambassadeur de Grande-Bretagne aux États-Unis, afin que ce dernier fasse pression sur le Département d'État américain (Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 31 mars 1942, Columbia Univ. Lib.).

9. Lettre de Jean Héliion à Meyer Schapiro, 22 octobre 1942, Columbia Univ. Lib.

Jean Héliion, «peintre abstrait français réputé, a réussi l'une des plus extraordinaires évasions, aux dépens des Nazis, depuis le début de la Seconde Guerre mondiale»¹. Ces mots introduisent un entretien accordé par Héliion au *Time*, obtenu grâce à l'entregent de Jean Blair², issue d'une famille avantageusement connue en Virginie. Remarqué, ce court article vaut aussitôt à son héros une commande éditoriale ferme. Dès lors, l'atelier de Rockbridge Baths devient un scriptorium dans lequel, durant l'hiver 1942-1943, avec une ardeur qu'amplifie son regret de ne pouvoir se donner pleinement à la peinture, Héliion rédige d'un trait *They Shall Not Have Me*. Le manuscrit doit être remis à l'éditeur à la mi-avril, à New York³. L'ouvrage paraîtra au mois d'août 1943.

Héliion toutefois, qui a été privé pendant près de deux ans de carnet et de crayon, et a dû contenir dans les limites de l'imagination les mille et cent idées plastiques qui l'assaillaient, parvient difficilement à dominer son impatience. «Les joies de la peinture ne sont pas encore pour moi, du moins à une grande échelle. Je suis sous contrat pour écrire un livre sur ma captivité. Après cela, je me sentirai libre»⁴ écrit-il en janvier 1943 à Werner Drewes, un ami et un artiste d'origine allemande.

Quelques jours plus tard, le 8 février 1943, Héliion relate son expérience de captivité devant un public convié par la *French Relief Society* à la galerie *Art of This Century*, de Peggy Guggenheim, à New York, où par ailleurs, il inaugure une exposition de tableaux abstraits. Dans une lettre qu'il adresse à Werner Drewes dès les 21 février, Héliion condense son propos de la manière suivante: «À un officier allemand qui me demandait quelle idée je me faisais de son pays, j'ai répondu: "La Poméranie est un paysage raté, raturé par des barbelés. Comment pourrais-je jamais savoir si elle est belle?"»⁵ Héliion poursuit avec une remarque concernant cette fois l'idée qu'il se fait de la galerie qui l'accueille, un endroit ouvert aux deux tendances artistiques les plus avancées du siècle, l'abstraction et le surréalisme: «Est-ce une illusion? Je me suis vu juste entre les deux. Cela m'a donné un agréable sentiment de liberté. J'ai développé, en captivité peut-être, une obses-

1. «Self-Abstraction from the Nazis», *Time*, 23 novembre 1942. Le plan de *They Shall Not Have Me* tient déjà dans les deux colonnes qu'occupe l'entretien.

2. Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 25 juillet 1944, Columbia Univ. Lib.

3. Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 9 avril 1943, Columbia Univ. Lib.

4. Lettre de Héliion à Werner Drewes, 24 janvier 1943, fonds J. Héliion/IMEC, photocopies.

5. Lettre de Jean Héliion à Werner Drewes, 21 février 1943, fonds J. Héliion/IMEC.

sion pour la liberté. J'ai terriblement peur des liens.»¹

Le rythme de ses voyages et conférences augmente au fur et à mesure que croît la réputation d'Héliion, dont le don oratoire, en anglais ou en français, semble aussi remarquable que sa maîtrise de l'écrit. L'effet peut même être spectaculaire: «Jean [Héliion] est allé à Chicago et a donné trois conférences. [...] une femme s'est évanouie; d'autres, dans le public, sanglotaient bruyamment»². Héliion se déplace sans cesse, à Richmond, Philadelphie, New York... La grande presse comme les organes d'information et d'entraide destinés aux réfugiés français réclament aussi leur dû au célèbre évadé. Les bonnes feuilles de son récit-épopée sont publiées dans *The Yale Review* et *The Atlantic Monthly*³. Héliion dessine la couverture de son livre qui doit sortir le 9 août 1943. Jean Blair fait part de son enthousiasme à Meyer Schapiro: «Toutes ces lettres proposant des vitrines, des réceptions, etc., c'est proprement enivrant. Des journaux sollicitent un exemplaire en prépublication; des demandes de dédicaces nous parviennent chaque jour. Vous avez publié tant de livres dans votre vie que vous avez sans doute oublié le frisson qui me traverse. C'est moi qui tire tout le plaisir de cette affaire alors que, il faut bien le dire, c'est Jean qui a fait tout le travail.»⁴ De son côté, Jean Héliion écrit à Mayer Schapiro ces quelques lignes prémonitoires des difficultés qui sont sur le point d'advenir: «Cher Meyer, j'ai tant écrit l'hiver dernier; j'en ai perdu le goût des mots. Même une lettre pour un cher ami à qui j'aurais beaucoup à dire, est pénible. J'ai repris le combat dans mon atelier. Mais il faudra attendre longtemps avant que je retrouve un équilibre et une paix.» Héliion conclut sa missive par ces mots écrits en français: «La peinture et moi nous nous disputons. Il faudra bien qu'elle cède. Mais j'y laisserai des plumes.»⁵

They Shall Not Have Me paraît tel que prévu, au mois d'août. Deux adaptations radiophoniques en sont aussitôt tirées⁶. Mais la promotion de l'ouvrage retarde encore un peu plus le grand retour de Héliion dans son atelier. Et puis, au tout début de l'année 1944, Héliion rencontre Pegeen Vail...

Dès sa sortie, l'ouvrage connaît un succès considérable. Le style

1. *Ibid.*

2. Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 28 décembre 1942, Columbia Univ. Lib.

3. «Ten Frenchmen on a Prison Farm», *The Yale Review*, été 1943, p. 642 ; et «Escape Through Germany», *The Atlantic Monthly*, août 1943, p. 41. Repris dans *Double Rhythm. Writings about Painting*, édition établie par Deborah Rosenthal, New York, Arcade Publishing, 2014, pp. 87-114 et pp. 117-147.

4. Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 14 juillet 1943, Columbia Univ. Lib.

5. Lettre de Jean Héliion à Meyer Schapiro, 31 juillet 1943, Columbia Univ. Lib.

6. Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 1er septembre 1943, Columbia Univ. Lib.

alerte déployé par Hélon, son sens aigu de la narration ponctuée par de courtes méditations morales ou de fines études psychologiques, rendent plausible la description des lieux, et crédible l'état d'esprit des prisonniers. Hélon jette sur ses compagnons un regard attendri, tout en déployant un effort d'objectivité lucide pour décrire notamment ses rapports avec les gardiens et la population allemande. Son récit est sans complaisance, à la fois factuel et chaleureusement distant. Une prouesse.

Les comptes rendus élogieux ne tardent pas. «*Un des livres les plus remarquables de la Seconde Guerre mondiale*». Cette proclamation ouvre un long article de *Current Biography* consacré à ce peintre qui «*pendant longtemps, avec passion et obstination, a dessiné et peint des citrons, des têtes, des bouteilles*» jusqu'à ce qu'«*un jour les bouteilles, les têtes et les citrons disparaissent de la toile, laissant derrière eux d'étonnantes structures rythmiques*». Hélon, «*petit homme portant des lunettes*», ressemblerait à un modeste professeur d'école si ce n'était «*cet air d'autorité singulière, cette énergie se manifestant dans chaque mot et chaque geste*»¹. Le livre de Hélon n'est pas – loin s'en faut – le seul ouvrage du genre; mais tous n'associent pas l'intérêt d'un témoignage au plaisir de la lecture². Certaines formules hyperboliques rendent compte de la stupéfaction du lecteur: «*Cet ouvrage est le Stalingrad moral de Hitler*»³! La vie misérable et les souffrances des prisonniers de guerre provoquent une émotion qui sera, quelques mois plus tard, éclipsée par la découverte de la terrible réalité des camps d'exterminations nazis⁴.

Hélon écrit en anglais, mais pense en français; le charme évocateur de ses gallicismes ajoute au ton personnel de l'ensemble. Son excellente mémoire visuelle est soulignée: «*Il a une passion de peintre pour l'exactitude.*» Il «*ne falsifie jamais une situation pour accentuer un effet politique ou dramatique*»⁵. Hélon passe toute-

1. «Jean Hélon», *Current Biography*, vol. 4, n°11, novembre 1944, pp. 23-26. Dans le même numéro, on trouve également les noms de Naoum Aronson et de Marc Chagall.

2. Un journaliste compare *They Shall Not Have Me* de Jean Hélon à *I Lied to Live* d'Alexander Janta. Officier polonais séjournant en France au moment de la débâcle, Janta échappe à l'exécution en persuadant les Nazis qu'il est un soldat français. Contraint au travail forcé dans un *Kommando*, il raconte son évasion. La trame des deux livres se ressemble, mais si Hélon sait retenir l'attention de son lecteur, «*M. Janta est ennuyeux*» (Orville Prescott, «Books of the Time», *The New York Times*, 20 novembre 1944).

3. *Book Week*, cité par *Book Review Digest*, 1943.

4. En revanche, des prisonniers de guerre français, dont Hélon, ont pu être témoins du traitement inhumain infligé aux soldats russes par les Nazis dans des camps de la mort, voisins des *Stalags*.

5. Malcolm Cowley, *New Republic*, cité par *Book Review Digest*, 1943, et par *Cur-*

fois sous silence certains événements, décrit partiellement certaines circonstances et modifie le nom de ses camarades de manière à ce qu'aucune des révélations contenues dans le livre ne puisse causer du tort à ceux restés au *Kommando*. «*Bien qu'il raconte sa propre histoire, [Hélon] donne une image curieusement réconfortante de la France dans la défaite. On sent que les Français, humiliés et affamés, ont néanmoins survécu à une crise morale; ils ont trébuché dans un borbier que nous devons peut-être traverser, nous aussi*»¹. Bref, la finesse et la précision de ses observations de peintre, et leur rendu littéraire, donnent une impression de rectitude; la dimension humaniste de la personnalité de Hélon en sort renforcée.

Bien que le livre soit sorti, le temps de peindre, de peindre pleinement, n'est toutefois pas encore venu. Hélon le regrette, parfois à voix haute, même s'il jouit d'une «*petite célébrité*»² entretenue par cette force de conviction tant de fois exprimée au cours de sa captivité. Entretiens, conférences, interviews à la radio, dîners-galas se succèdent. Il faut soutenir l'effort de guerre américain, le justifier aux yeux de la population, affermir les liens entre les États-Unis et la France, préserver l'aura de cette dernière, comme celui d'ailleurs des artistes d'avant-garde.

En 1943, à New York, les peintres Moïse Kisling³ et Eugene Paul Ullman⁴, ainsi que le sculpteur Cecil Howard⁵, fondent la *Four Arts Aid Society*⁶, dans le but de venir en aide aux artistes français vivant sous l'occupation allemande. En avril de la même année, au 222 *Central Park South*, «*dans le pittoresque atelier de Kisling, éclatant d'œuvres nouvelles*», l'association organise «*un cocktail au bénéfice des artistes de France qui, sur d'éloquents appels d'Elsa Maxwell et du peintre Jean Hélon, a rapporté 4000 dollars*»⁸. Avec cet argent, des colis de vivres, de vêtements, des tubes de couleurs, des crayons, des toiles et des pinceaux, «*sans lesquels la vie n'aurait pas de sens*

rent Biography, 1944, pp. 23-26.

1. *Ibid.*

2. À *perte de vue* suivi de *Choses revues*, *op. cit.*, p. 67. 2e éd.: *Récits et commentaires*, *op. cit.*, p. 196.

3. Moïse Kisling (1891-1953), peintre français d'origine polonaise.

4. Eugene Paul Ullman (1877-1953), peintre américain.

5. Cecil de Blaquiére Howard (1888-1956), sculpteur et dessinateur américain.

6. Président de l'association: Moïse Kisling. Vice-présidents: Maria Martins, Léon Dabo, Jean Carlu. Trésorier: Léon Kroll. Secrétaire: Pierre Chareau.

7. Probablement la chroniqueuse mondaine Elsa Maxwell (1883-1963).

8. Ano, «Au secours des artistes français. *Four Arts Aid* recueille \$ 4000 dans un cocktail», *France Amérique*, 15 avril [1943?]. Conservées le plus souvent de longues années dans des conditions précaires, les coupures de presse que l'on retrouve dans les fonds d'archives ont souvent perdu leur titre, leur date de publication ou le nom de l'auteur. Le cas échéant, les références en notes précisent leur état.

pour eux», seront expédiés en France. Quelques semaines plus tard, l'événement est réitéré dans le salon du peintre et costumier Marcel Vertès, sur la 57^e Street West; là encore, la collecte est lancée par «un plaidoyer émouvant de Jean Hélon, qui a fait observer que les malheurs de l'Europe sont si effroyables que leurs seules rançons seraient les grandes œuvres qui en naîtront certainement à condition que les artistes aient les moyens de les produire»¹.

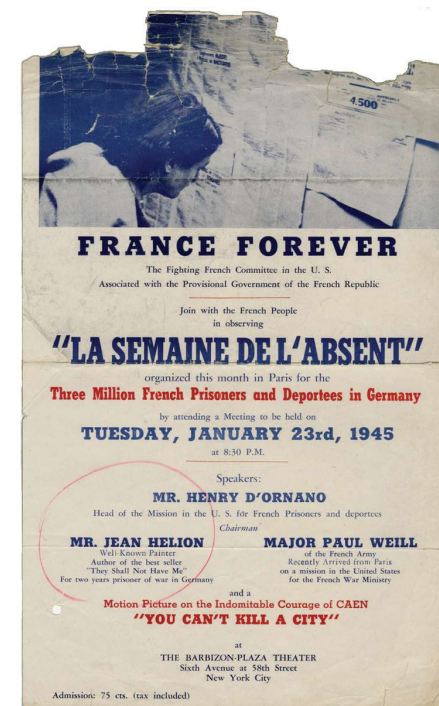
Le 21 janvier 1944, Hélon doit prendre la parole au profit du *Free French Relief*, à Buffalo. Il compte ensuite passer quelques semaines à New York; il espère voir Meyer Schapiro pour lui «montrer où [il] essaie d'aller»² avec quelques reproductions des tableaux qui seront bientôt accrochés à la galerie newyorkaise de Paul Rosenberg. Dans un magazine artistique, Hélon publie un court texte – «How war has made me paint» –, dans lequel il précise comment l'expérience de la guerre a transformé sa façon d'envisager son travail artistique: «J'ai la chance incroyable d'être de retour en Amérique, où je peux de nouveau me vouer à la peinture. Peindre ! Ce processus naît et égocentrique d'expression de soi par de la couleur répandue sur un morceau de toile. Je suis toujours à la recherche de la beauté produite par un équilibre de formes et de couleurs, mais conçues dorénavant dans une relation irrévocable avec la rue, les gens, les choses.»³ Mais l'exposition chez Rosenberg, en avril 1944, laisse perplexes les observateurs. «La nouvelle du retour [de Hélon] a été accueillie avec bonheur et joie par tous ceux qui, familiers de sa peinture, le considéraient comme l'un des principaux peintres abstraits de notre temps. Mais depuis l'année dernière, une rumeur court: Hélon peint de nouveau, mais de manière tout à fait différente. Il peint des tableaux à "sujet". [...] Son exposition provoquera sans doute un déluge de commentaires polémiques. [...] Ce n'est que la qualité de l'accrochage [...] qui permet à ces tableaux de n'être pas considérés comme de simples affiches [peintes].»⁴

Paris est libéré au mois d'août 1944. À la fin de l'année, Hélon participe à l'exposition *Homage to the "Salon d'Automne 1944, Sa-*

1. Georges-Henri Gérard, «Au secours des artistes français. *Four Arts Aid* continue sa campagne», *France Amérique*, [s.d.:1943?].
2. Lettre de Jean Hélon à Meyer Schapiro, 2 janvier 1944, Columbia Univ. Lib.
3. Jean Hélon, «How war has made me paint», *Art News*, n° 3, mars 1944 (cf. traduction en Annexe 2). Repris dans *Double Rhythm. Writings about Painting*, op. cit., pp. 151-153. Voir aussi «Un Artiste et la guerre», *Le Monde libre*, vol. II, n° 1, mai 1944, repris dans *Présence. L'hebdomadaire des combattants français en Italie*, n° 17, 8 octobre 1944 (cf. Annexe 3).
4. M.R., «Hélon Paints People», [s.t., s.d.].

lon de la Libération», à la Galerie Pierre Matisse¹ à New York. Des tableaux d'artistes, exilés ou non, sont accrochés aux cimaises. On célèbre le souvenir de Soutine qui, malade et pourchassé, est mort l'année précédente. Le public se bouscule aux portes de la galerie. Le désir de renouer avec la capitale française «est devenu presque insupportable» pour ceux qui considèrent toujours Paris comme la capitale d'un «soulèvement spirituel»² permanent. Paris est certes libéré, mais la guerre continue.

En France, une *Semaine de l'absent* est organisée du 24 décembre 1944 au 1er janvier 1945. L'événement trouve un écho à New York quand l'association *France Forever*, créée dès 1940 pour soutenir l'action de la France libre du général De Gaulle, tient le 23 janvier 1945 un meeting pour venir en aide aux «trois millions de prisonniers et [aux] déportés français en Allemagne». Hélon est l'un des trois invités d'honneur avec Henry d'Ornano, chef de la Mission aux États-Unis des Prisonniers et Déportés, et le major Paul Weill, chargé d'une mission américain après avoir été parmi ceux qui ont débarqué dans le Sud de la France avec l'armée De Lattre de Tassigny. Devant quelques 600 personnes rassemblées au *Barbizon-Plaza Theater*, Hélon, «avec un extraordinaire talent d'évocation», souligne Pierre-André Weill, secrétaire général de l'association, «dit tout d'abord combien il est pénible pour un Français d'acquiescer la mentalité du prisonnier. Il n'y a pas de limite aux souffrances et aux humiliations que les prisonniers endurent. Pas de limite, non plus, aux subterfuges et aux



1. En 1942, Pierre Matisse avait présenté une exposition intitulée «Artists in Exile».
2. [Article s.n., s.t., s.d.] «Attractions in the Gallerie». New York, Pierre Matisse Gallery, *Homage to the "Salon d'Automne 1944, Salon de la Libération"*, 9-30 décembre.

ruses qu'il leur faut employer, non seulement pour réussir l'évasion qu'ils rêvent tous, mais simplement pour survivre à la faim, au froid et aux coups. "Nous apprîmes d'étranges choses, dit Héliion, à mentir, à voler, à cracher du papier dans le ciment pour le rendre inutilisable, à mouiller des sacs de plâtres, à répondre à l'appel pour les évadés. Avant tout, nous apprîmes à résister. Résister devint notre motif d'existence", dit Héliion, dont la magnifique aisance de parole trouve, pour parler des camarades, des accents d'une justesse et souvent d'une beauté saisissante»¹.

Le mois suivant, en février 1945, celui que la presse américaine nomme encore *The French Abstractionist*, donne une conférence au musée des Beaux-Arts de Baltimore². Héliion s'exprime devant un public différent des tribunes mondaines tournées vers l'effort de guerre. Ses tableaux récents ornent le salon des Amis du musée, suspendus à des cimaises. Sara Wilson, journaliste au *Baltimore Evening Sun*, résume les propos de Héliion: «*Avant la guerre, mes rêves logeaient dans mon atelier. Maintenant, je rêve de marcher dans les rues, de serrer des mains, de manger des fruits, je rêve de toutes ces choses qu'il m'était impossibles de faire là-bas [en Poméranie]. Ce sont elles qui se sont mêlées à mon abstraction*»³, et les points, les lignes et les couleurs se sont mis à ressembler à des personnages, à un parapluie, un chapeau, une paire de chaussures. Les commentaires du public, précise la journaliste, sont réservés; l'onde de choc causée par la mauvaise réception de son exposition chez Paul Rosenberg, à New York, a atteint Baltimore.

Dans un message au ton abrupt, en français, envoyé à Meyer Schapiro le 22 juin 1944, Héliion se montre paradoxalement sûr de lui et inquiet: «*Je suis rentré subitement, il y a deux mois, pour soigner Jean qui [...] va maintenant mieux. Je suis cuisinier, bonne d'enfant et le reste, mais je peins quand même cinq ou six heures par jour [...]. Je prépare, comme un ouvrage, ma prochaine exposition, et j'y mets plus de soin que j'aie jamais fait [sic] et j'espère qu'elle constituera un pas considérable dans la même direction. Je suis, beaucoup plus que jamais sûr de ma voie, mais bien entendu, pas toujours sûr des réalisations. Je n'ai, pour le moment, que deux tableaux terminés et j'en*

1. Pierre-André Weill, «Ici France Forever. Les prisonniers», *France-Amérique*, 11 février 1945.

2. Exposition *Paintings by Jean Héliion*, Baltimore, Musée des Beaux-Arts, 6 février 1945.

3. Sara Wilson, «Héliion, "distracted" French Abstractionist, Views Art», *Baltimore Evening Sun*, 19 février 1945.

commence un nouveau.»¹ À l'été 1944, Héliion quitte définitivement Rockbridge Baths et retourne à New York. Il l'annonce lui-même à Meyer Schapiro: «*Je me suis séparé de ma femme, dans des conditions que j'aurais souhaité plus harmonieuses [...]. J'essaie maintenant de me remettre au travail. Tous mes efforts, depuis les huit derniers mois, ont été rendus chaotiques par les circonstances, mais je continue et j'espère mériter la confiance que vous exprimez dans votre lettre.*»²

Sans surprise, la comparaison vient aux lèvres de l'épouse délaissée: «*Héliion a mis en scène une nouvelle évasion spectaculaire [...]*»³ La blessure s'exprime par ce raccourci: «*Héliion a écrit Ils ne m'auront pas, mais ils l'ont finalement eu. [...]* La première fois que j'ai entendu cette idée, c'était dans une lettre qu'il m'a adressée de *New York*. *Cinq peintres ont dit: "Héliion est la plus grande victime de la guerre. C'était un bon peintre". Héliion l'a pris comme une blague exprimée par des peintres jaloux de son succès.*»⁴ Sans doute le signe de l'importance qu'il y attachait, la réponse de Meyer Schapiro est la seule dont il ait conservé un brouillon ou une copie dactylographiée. Il s'agit d'une longue missive, à juste titre prudente et fine dans son analyse. La guerre oblige celui qui y est mêlé à ne penser d'abord qu'à lui, dans un monde qui n'est plus gouverné par les normes et les comportements habituels. La guerre broie tout ce qu'elle touche. «*Pour revenir à ses peintures, qui est l'aspect de Jean que je connais le mieux, je pense que dans son travail passé, sa réflexion sur l'ordre et la forme était d'abord l'expression d'une contrainte intense, délibérée, auto-imposée; sa peinture manquait de souplesse émotionnelle ou de liberté, même dans son état le plus réussi et le plus harmonieux; son idéal artistique repose en grande partie sur le refoulement conscient de ses sentiments.*»⁵. Schapiro s'interroge sur la quasi absence de sa famille et de ses amis tout au long de *They Shall Not Have Me*. Il est frappé par le contraste entre ce que Héliion proclame dans ses articles, entretiens et prises de parole – une empathie envers le genre humain, sublimé par la guerre, qui a rendu la pratique de l'abstraction impossible – et la solitude de ses personnages peints côte à côte. Schapiro donne en exemple le «*grand tableau, sans cadre, accroché vers la fin de l'exposition du printemps dernier*»⁶, [où] il y a un homme franchissant une porte avec un parapluie, et une femme à la fenêtre, avec un

1. Lettre de Jean Héliion à Meyer Schapiro, 22 juin 1944, Columbia Univ. Lib.

2. Lettre de Jean Héliion à Meyer Schapiro, 20 août 1944, Columbia Univ. Lib.

3. Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 25 juillet 1944, Columbia Univ. Lib.

4. Lettre de Jean Blair à Meyer Schapiro, 13 août 1944, Columbia Univ. Lib.

5. Lettre de Meyer Schapiro à Jean Blair [«*Summer 1944*»], Columbia Univ. Lib.

6. Allusion probable à l'exposition de Héliion à la galerie Paul Rosenberg à New York, du 14 mars au 8 avril 1944.

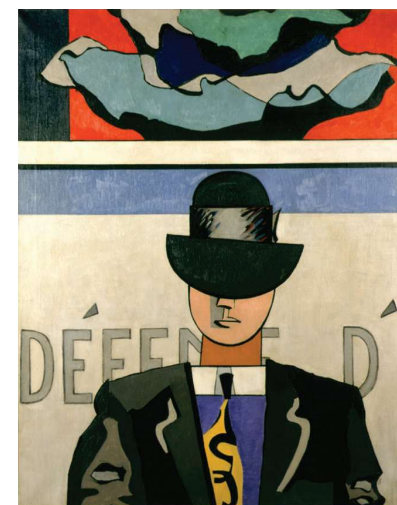
pot de fleurs»¹. Schapiro évoque ici *Homme au parapluie et femme à la fenêtre*², dans lequel, il est cependant vrai, «le dessin et la couleur sont plus solides, libres et spontanés que dans tout son travail passé, et montrent, pour la première fois peut-être (à l'exception de quelques-uns de ses esquisses abstraites en noir et blanc), une libération de soi-même, même si l'intensité de la couleur et la sensualité de l'ensemble offrent encore peu de raffinement ou de nuances»³. Pour finir, Schapiro souligne l'influence du milieu mondain dans lequel Héliion a choisi d'évoluer, «auquel il n'appartient pas»⁴.

Peu d'années plus tard, en 1952, Héliion se souvient: «Ma conduite, comprise par quelques artistes, fut blâmée par beaucoup.» Fait-il allusion à Meyer Schapiro, lorsqu'il poursuit par ces mots? «Dans le puritain milieu des amateurs et des principaux critiques, elle fit scandale.»⁵ Mais il consent: «Je me rends bien compte à présent, que j'écrivis au Consul mon désir de rejoindre mon régiment autant par anti-fascisme, que par nostalgie de la France et besoin d'une aventure qui me délivre de ma vie en Virginie...»⁶. La lucidité l'emporte chez Héliion, même lorsque la confusion des sentiments domine. Derrière l'idéal sincère de l'antifascisme, il y avait un désir de s'échapper.

1. Lettre de Meyer Schapiro à Jean Blair [«Summer1944»], Columbia Univ. Lib.
2. Tableau peint à New York le 25 mars 1944, à comparer avec *Au cycliste*, réalisé dans l'atelier de Rockbridge Baths en 1939.
3. Lettre de Meyer Schapiro à Jean Blair [«Summer1944»], Columbia Univ. Lib.
4. *Ibid.*
5. Jean Héliion, *Lettre à André Du Bouchet*, 1952, manuscrit inédit (cf. *supra*). La correspondance entre Jean Héliion et Meyer Schapiro s'arrête provisoirement en 1944. Elle reprendra en 1947. Une relation amicale entre les deux hommes se maintiendra jusqu'à la fin. Dans une note manuscrite non datée, conservée dans ses archives, Schapiro s'adresse à un confrère non identifié à qui il propose la lecture des lettres de Héliion de 1937-1939; Schapiro s'interroge encore: «Quelle [est] la signification du réalisme d'Héliion? Sa relation avec ses problèmes personnels et ses moments difficiles? Cf. [le] retour au réalisme par des artistes et des expressionnistes au début des années 1970.» (Columbia Univ. Lib.). La dernière lettre de Meyer Schapiro dans les archives de Jean Héliion porte la date du 3 novembre 1984. Héliion a envoyé à Schapiro un catalogue, qui vient de paraître (*Héliion. Peintures et dessins 1925-1983*, Musée d'Art moderne de la Ville de Paris): «Quelle surprise et quel plaisir de recevoir ce beau livre illustré par tant de reproductions de vos œuvres! Voir cet ensemble de peintures et de dessins, de vos débuts en tant qu'artiste jusqu'à aujourd'hui, a été pour moi une expérience passionnante. Beaucoup de nouvelles choses, pour moi, dans ce livre. J'étais heureux de revoir les tableaux aperçus la première fois à la galerie Becker [janvier 1934] et dans votre studio de Sheridan Square [hiver 1936-printemps 1937]. Ils me rappellent notre vieille amitié et nos fréquents entretiens d'autrefois, et votre inoubliable enthousiasme pour Pous-sin et Seurat.» (Fonds J. Héliion/IMEC).
6. Jean Héliion, journal inédit, 8 mars 1952 (collection particulière).

«À peine en France, en 40, je sus que je ne serais plus jamais le même homme. [...] Même pendant la débâcle, je ne regrettai jamais d'être venu. [...] Je me sentais à ma place.»¹ Cette façon de rebondir, de forcer le destin, de créer des situations de tension qui appellent un dénouement radical, appartient à Héliion. N'avait-il pas écrit, en 1944: «Mon expérience de la guerre a été sordide, mais riche. Je suis revenu, après trois ans, blessé et boueux, des pieds à l'âme, mais étrangement heureux et vivant. Et mon travail s'en est trouvé métamorphosé.»² L'évolution figurative amorcée avant la guerre avait trouvé son sens profond, une libération de cette «contrainte intense» qu'avait remarqué Meyer Schapiro, et dont témoigne *Ils ne m'auront pas*.

Yves CHEVREFILS DESBIOLLES
Paris, janvier-février 2018



Défense d'
Tableau de Jean Héliion, 1943.
Courtesy Galerie Daniel Malingue

1. Jean Héliion, *Lettre à André Du Bouchet*, 1952, manuscrit inédit (cf. *supra*).
2. Jean Héliion, «How War Has Made Me Paint», *Art News*, n° 3, mars 1944. Cf. Annexe 2.



Cette boîte d'allumettes allemandes «surréalisante» est, avec une autre boîte d'allumettes décorée, l'unique création connue de Hélion, réalisée durant sa captivité. Il y appose sa photo, son empreinte digitale et son matricule, avant de la localiser (le «N» de Nordenham apparaît) et de la dédicacer à son compagnon, René Gaude (Finot). Coll. René Gaude

21 me arrondissement

CARTE D'IDENTITÉ 448

Nom : *BICHIER dit*
 Prénoms : *HELLION*
 Profession : *Jean Eugène Artiste peintre*
 Né le : *21 avril 1904*
 à : *Couterne*
 Département : *(Osne)*
 Nationalité : *Française*
 Domicile : *Camp de la Blancarde avenue D'Haut Noarseille (6^{de})*

SIGNALEMENT

Taille : *1m 64* Nez Dos : base :
 Cheveux : *châtains clairs* Dimensions : *noyau en*
 Moustache : *faibles* Forme du visage : *ovale*
 Yeux : *bleus* Teint : *blanc*
 Signes particuliers : *Cicatrices très larges au cou porte lunettes*

Empreinte digitale Le Titulaire, Les Témoins,
Bichier dit Hélion *Deux pièces d'identité militaires*
 Vu pour légalisation :
 Le *23 juin 1942*
Le Commandant de police de

Carte d'identité du prisonnier de guerre évadé Bichier, dit Hélion, établie au camp de la Blancarde, à Marseille, le 23 juin 1942. Fonds J. Hélion/IMEC

Note sur l'édition & Remerciements

Autant que faire se peut dans le contexte d'une traduction, les éliminations de verbes et les formules du langage familier, nombreuses dans le texte original de Hélion, ont été préservées. Nous n'avons cependant pas suivi la règle en français de la concordance des temps, qui aurait entraîné trop de verbes à l'imparfait du subjonctif. Les mots en langues étrangères sont en italique, ainsi que les propos rapportés en discours direct et les citations.

Nous remercions pour leurs conseils bienveillants ou leur aide: Claudine Altmann-Hélion, Wolfgang Asholt, Annie et Léa Chevretils Desbiolles, Delphine Duchêne, Jérémie Koerig, Marc Petitjean, Mark et Clovis Vail, ainsi que la Galerie de la Présidence (Françoise Chibret-Plaussu et Éric Antoine-Noirel), la Galerie Daniel Malingue, la Columbia University Library, le Service historique du Ministère de la Défense et l'Institut Mémoires de l'Édition contemporaine (IMEC), sa directrice générale, Nathalie Léger, son directeur des collections, André Derval, son directeur littéraire, Albert Dichy.

Nous savons gré à Deborah Rosenthal, qui a réédité à New York en 2014 (Arcade Publishing) la version originale de *They Shall Not Have Me*, renouvelant l'intérêt des admirateurs de l'œuvre de Jean Hélion pour ce témoignage si singulier par sa précocité (1943), sur le sort des prisonniers de guerre français dans l'Allemagne nazie.

Notre vive reconnaissance s'adresse à Jacqueline Ventadour Hélion, qui a assuré la traduction de *They Shall Not Have Me*, et qui nous a accordé sa confiance pour cette première édition française. Ce livre lui tient particulièrement à cœur car, en 1943 et 1944 – pendant que Jean Hélion, en Virginie et à New York, rédigeait en quelques mois son récit de captivité et multipliait les conférences –, Jacqueline Ventadour, engagée à 18 ans dans les Forces françaises libres, était sous-lieutenant interprète détachée, durant la campagne d'Italie, auprès de l'État-Major du corps expéditionnaire français.

Cinquante ans plus tard, les archives de Jean Hélion ont constitué, grâce à la proposition de Jacqueline Ventadour Hélion, le tout premier fonds artistique accueilli par l'Institut Mémoires de l'Édition contemporaine. Fondé en 1988 par Pascal Fouché, Jean-Pierre Dauphin et Olivier Corpet, son directeur jusqu'en 2013, l'IMEC souhaite en effet dès ses débuts que les archives d'artistes soient partie prenante de l'histoire de la vie intellectuelle; des publications (1996), une exposition, «Jean Hélion, À perte de vue» (Caen, 1996-1997), ont été entreprises, complétées aujourd'hui par ces Mémoires remarquables: *Ils ne m'auront pas...*

Y. Ch.D.



Une des premières œuvres de Jean Hélion après son évasion, en 1942,
«Reichseigentum 1942»
Aquarelle et encre. Collection privée Canada,
Courtesy Galerie de la Présidence, Paris

ILS NE M'AURONT PAS

*Ce livre est dédié
à mes camarades de captivité
que j'ai laissés en Allemagne
à récolter des pommes de terre,
à travailler de longues heures,
en en faisant le moins possible,
dans des usines.
C'est leur histoire.*